

Pierre Ouellet

## Les Marches-Naturelles

Toutes les forêts cachent un désert, qui refait surface dans les Grandes Clairières par la lumière qui les irradie. C'est dans la densité la plus grande, la plus compacte, l'ombre faite arbres, troncs, branches, frondaisons, qu'on peut faire le vide le plus aérien, le silence le plus arachnéen : on creuse dans la matière l'espèce de tranchée d'air qu'un seul rayon solaire, lunaire ou même stellaire laisse dans la terre en plein midi comme en pleine nuit, dans le milieu des choses les plus extrêmes qu'on puisse éprouver au cœur des bois, et cette tombe à ciel ouvert où l'on enfouit son ombre avec celle des essences de toutes sortes devient le sillon d'une éclaircie dont les dunes de lumière donnent le grand erg où l'on peut faire le point avant d'aller plus loin... même quand tout est fini.

La forêt ? L'enfance des mondes... ceux, bien réels, qui ont surgi de terre depuis les temps les plus anciens mais ceux, aussi, qu'on imagine dans les rêves les plus extravagants que l'homme ne cessera de faire jusqu'à la fin des temps. Tout commence dans les bosquets où la vie naît puis renaît de pousses en repousses mais se crée de toutes pièces également dans l'esprit de ceux qui les traversent, en vrai comme en pensée, ne pouvant se les figurer que foisonnants de vies secrètes, mythiques et féeriques, magiques et fantastiques, qui les transmutent en bois sacrés, en Brocéliande où l'on s'attend à chaque détour à rencontrer le Miroir aux Fées ou le Val sans retour, le Saut du Loup ou Trompe-Souris, l'Hôtié de Viviane ou le Tombeau de Merlin, le lieu-dit Folle-Pensée sinon le Hêtre de Ponthus, qui sont des « mondes » à part entière, cachés dans les taillis les plus épais, qu'un vent léger ou un souffle à peine nous découvre entre les branches, vie seconde que la vie première des bêtes et des plantes nous suggère par son mystère, rien n'étant plus intrigant que les arcanes de la nature quand elles se manifestent dans le cri de la chouette ou le hurlement des louves, l'arôme de l'hellébore ou la couleur du chèvrefeuille.

Je rentre dans mon enfance dès que je pénètre le moindre bois, qui est du temps bien plus que de l'espace, de la profondeur autant que de l'étendue : je passe entre les heures, les ans, les lustres quand je me glisse entre les troncs, les branches, les feuilles et remonte mon âge comme cette pente par-delà le vallon qui me mène jusqu'à la colline d'où je peux voir ma vie entière telle qu'elle ne s'est toujours pas déroulée, serpentant entre les obstacles, évitant ici et là les cahots et les fossés, les racines et les rochers, sautant par-dessus ou les contournant, fonçant dedans et s'y heurtant de plein fouet quand rien ne l'avertit des dangers qui la guettent, des risques qu'elle court, des pièges où elle se jette. C'est de là que j'écris, rêve et me souvient, espère et désoublie : depuis ce promontoire que j'imagine dans les forêts de mon enfance comme une sorte de puits inversé, dressé dans l'air plutôt que creusé sous terre, d'où tout aura commencé en un vaste regard circulaire sur les quatre points cardinaux réunis vers lesquels ma vie pouvait s'élancer, envisageant tous les possibles avant de faire le choix d'une seule réalité, à laquelle la suite des choses la condamnera à perpétuité.

Je remonte chaque jour sur ce plateau pour avoir vue non seulement sur la fine travée que ma vie vécue aura laissée dans l'épaisseur de la ramée mais aussi et surtout sur les

possibles tracés que ma vie rêvée aurait pu creuser dans l'hermétique canopée où je ne peux qu'imaginer les larges trouées qu'elle aurait faites, dans lesquelles je vois la Grande Clairière à laquelle toute mon enfance s'est raccrochée... sans que celle-ci ne la retienne de tomber dans l'espèce de vide sans fond en quoi elle s'est commuée, devenue fondrière, borbier, ornière plutôt que puits de lumière, infranchissable margouillis plutôt qu'embellie.

Je ne retourne pas *dans* la forêt : je *la* retourne, en fait, comme je ferais de mon jardin pour que mon passé repousse avec autant de force qu'au printemps de mon âge... Elle *me* retourne, plutôt, me fait la peau pour mieux la refaire mais en dure : qu'elle ne se plisse comme fait la terre que je foule en m'y enfonçant, laissant des traces, des cernes, des rides, des cicatrices, qui s'impriment en moi à chaque pas que j'y fais, creusant un si profond sillon dans la mémoire commune que nous avons du temps qui passe que c'est une fosse, bientôt, où déposer le corps et l'âme qu'on traîne avec leur poids d'ombre, de fatigue, de désespoir... Je ne pars dans les bois qu'en un cortège plus ou moins funèbre dans lequel je suis mes pensées, mes désirs les plus fous, mes rêves les plus insensés que le passé aura assassinés... et je vais de mon pas lourd les enterrer dans une clairière où ils continueront d'éclairer par le dessous ce qu'il me reste à vivre au-delà de cette vie que je n'aurai pas tant accomplie qu'achevée, exécutée.

J'aime m'enterrer dans un sous-bois : c'est ma planque, ma planche de salut, comme enfant je m'enfouissais dans un buisson dès que ma mère m'appelait, interprétant ses cris comme une alarme qui annonce quelque naufrage ou bombardement... dont je me protégeais en me fondant dans la nature, qui me tenait lieu d'abri de fortune, de radeau de la Méduse, d'Arche de Noé, de crèche de Noël, de quoi encore... petit tombeau devenu berceau qui flotte sur les eaux ou sous les feux, dans lequel je me trouvais *à part*... dans l'aparté, favorable au soliloque, l'entretien avec soi seul comme avec Dieu, Rien, le Vide, dans l'appartement secret que la terre cache derrière les murs de branches et de feuilles que la forêt oppose aux regards et aux cris les plus perçants, aux flots et aux flammes les plus néfastes, parce que c'est la chambre du rêve où l'on ne dort jamais, ne fait pas semblant de mourir, mais vit les yeux fermés dans un monde où il ne pleut ni bombe ni la moindre goutte mais une lumière qui se liquéfie dès qu'elle entre dans l'atmosphère du songe et vous inonde de son aura, vous oint de ses onguents les plus sacrés, vous recouvre de son nimbe protecteur dans lequel vous vous sentez immunisés, intouchables, inatteignables : vous êtes dans la Grande Clairière, dans le premier cercle du ciel bien plus que des enfers, dans la couronne extérieure du grand air libre, au cœur du diadème serti de diamants qui marque l'entrée d'un Royaume où règne la Sainte Paix, rien d'autre.

J'ai toujours vécu dans la clandestinité. C'est le destin de mon clan. J'appartiens au clan de la destinée, qui est de vivre caché, dans le plus grand secret, comme notre sort est celé, crypté, sacré... Tout temple est une cachette, toute cache un sanctuaire : la remise des secrets, la châsse des reliques, l'écrin des scapulaires. Une cache d'armes, oui, l'autre de l'âme : le maquis de l'esprit, la brousse du souffle, la lande ou la brande où se préparent les grandes insurrections, la fagne ou la frange où les bandes armées qu'on forme avec ses fantômes, dans ses rêves les plus fantasques, soutiennent une guérilla sans fin contre le monde civilisé, sur lequel les plus sauvages gagnent, assouvissant l'énorme désir de vengeance qui les fait rêver.

C'est dans cette forêt que furent préparés les pires « mauvais coups » de ma vie, qui

sont sans doute les meilleurs... Tous les coups sont bons dans la guerre secrète qu'on mène contre soi-même, contre la peur et la fatigue, contre le froid ou la chaleur, où l'on confond tout, à l'instar du faux et du vrai, du bon et du mauvais, dans les futaies confuses où l'on se perd, les pins et les sapins pris l'un pour l'autre, les hêtres et les chênes également, tout un chacun devenu l'arbre du Bien et du Mal planté au cœur du tout premier Jardin. Je ne me souviens pas seulement de mes propres coups, patiemment médités dans le creux d'une grotte ou au bord d'un ruisseau, mais de ceux de tous mes héros : les Zapata et les Geronimo, les Ho Chi Minh, les Guevara, les Président Mao... qui ne « présidait » encore qu'au Destin de rêve de la Révolution. J'étais Peau rouge, j'étais Garde rouge, j'étais rougeoiement d'un grand feu de joie dans le fond des bois, où j'allumais de petits brasiers qui deviendraient grands, qui enflammeraient la terre entière et les esprits qui la hantent. Je portais en moi cette arme : pas un briquet, pas même une allumette, mais la parole dont on brûle, le désir dont on flambe à la moindre pensée et dont l'étincelle d'un mot ou l'escarbille d'une phrase témoigne dans un étincellement, un poudroïement qui se répand par delà la limite des grands boisés où il a pris naissance, des petites clairières où il a couvé.

Je remonte dans le bois en pensée et retombe dans mon enfance... comme si j'y étais, ne l'avais jamais quittée. On ne sort pas plus de l'enfance qu'on ne sort du bois où on l'a vécue au second degré, l'a fantasmée, s'y est brûlé comme à ses rêves les plus ardents, qui échauffent et enflamment avec les mots les plus fumants : cette poudre aux yeux, cette poutre dans l'œil qui nous aveugle jusque dans nos « visions » les plus nettes et les plus pures, qui se transforment d'un coup de baguette en vraies chimères, en faux mirages, en buée de buées... vanité des vanités, vérité des vérités.

J'y reviens comme au plus beau mensonge auquel j'ai cru et fait croire de toutes mes forces, non pour l'avouer ou le dénoncer, mais pour en assumer la charge dans la Parole qui en a été porteuse et l'a engendré, la grande Fiction dans laquelle ma vie est entrée dès lors qu'elle a franchi le seuil de la forêt, l'immense Poème qui est entré dans mes poumons avec l'air de la Grand Clairière qu'un tel trompe-l'œil a incarnée dans mon esprit, avec la même puissance d'illusion que les bois nous font croire qu'ils n'ont pas de fond, pas de sens, pas de fin : un mur dans lequel on entre comme dans la matière du Temps, qui est de l'air encore, presque du chant, mais pétrifié, fossilisé, momifié, bien que « vivant » comme l'est l'humanité, sa pierre au cœur qui pousse dans la chair vive et l'endurcit, la statufie.

L'habitat des Marches-Naturelles correspond au lit et au littoral calcaire de la rivière Montmorency et s'étend jusqu'à la ligne naturelle des hautes eaux du Saint-Laurent dans le centre-sud du Québec.

Pierre Ouellet est né à Québec en 1950. Poète, romancier, essayiste. Titulaire de la chaire de recherche en esthétique et poétique à l'Université de Montréal. Directeur de la revue *Les écrits*. A publié une quarantaine de livres. Nombreux prix dont prix du Gouverneur général du Canada « Essai », prix du Festival international de poésie de Trois-Rivières, prix du roman de l'Académie des lettres du Québec, Prix Athanase-David 2015. Derniers ouvrages : *Ruées*, poésie (Noroît, 2014), *Dans le temps*, roman (éditions Druide, Montréal, 2016), *Talisman*, poésie (Noroît, 2016). Trois livres publiés en France dont : *L'omis* (Champ Vallon, 1989) et *L'un l'autre* (Tarabuste, 1999).